

PETITE REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

L'inauguration de la nouvelle salle du Grand Opéra de Paris s'est faite mardi, 5 courant, au milieu d'un public d'élite et d'un éclat extraordinaire.

Les illustrations de la politique, mêlées aux célébrités des arts et de la finance, remplissaient les loges et les galeries.

Parmi les têtes couronnées, la plus jeune de toutes, le roi Alphonse, accompagnant sa mère l'ex-reine Isabelle; l'ex-reine de Hanovre, puis les princes, le duc D'aumale, le duc de Chartres, etc.; les membres du ministère français, le corps diplomatique au complet et enfin le maréchal Président MacMahon.

Christine Nilson, qui devait chanter une scène d'*Hamlet* et de *Faust*, en a été empêchée par une subite indisposition et les deux actes des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*, ont remplacé l'œuvre de Gounod.

Puisque nous en sommes à la musique, un mot sur celle des *Tsiganes*.

Que sont les *Tsiganes*, nous direz-vous? Eh bien! voici:

Vous avez dû parfois rencontrer durant l'été, cheminant sur les routes poudreuses, à la suite de quelques ânes amaigris, traînant péniblement des charettes chargées d'un indicible bagage, ou bien campés au fond d'une clairière, une troupe étrange de femmes, d'hommes, de vieillards et d'enfants; les jeunes femmes allaitent leurs bébés, les vieilles lavent les haillons, d'autres les raccommode. Leur visage a des tons de vieux cuivre; leurs cheveux longs et noirs des reflets bleuâtres; leurs dents éclatent d'une blancheur brillante, et leurs grands yeux profonds lancent comme des jets de flamme.

Parias volontaires de l'ancien monde, émigrés depuis peu en Amérique, ce sont les restes, dit-on, d'une ancienne race occupant autrefois les bords du Gange et que Tamerlan repoussa jusque dans l'Égypte. De là le nom de Pharaons, dont ils se décorent. Les Anglais les appellent Égyptiens; les Suédois et les Norvégiens Tartares; les Espagnols Gitanos; les Allemands Tsiganes; les Italiens et les Turcs Zingari.

Ces bandes vagabondes qui n'ont ici d'autres moyens d'existence que la manivelle et le trafic d'horoscopes, de la bonne aventure contée aux crédules, sont, paraît-il, en Bohême, en Hongrie, d'incomparables musiciens et forment des orchestres étranges, dirigés par un chef Bohémien comme eux et d'une habileté consommée.

Parcourant les villes, les campagnes, reçus dans les maisons de la riche bourgeoisie et les châteaux de la noblesse, ces bandes donnent des concerts fort goûtés.

Il y a en ce moment à Paris, au théâtre du Vaudeville, une troupe de musiciens Tsiganes; mais ils sont faux, dit-on, et pour des musiciens, ce vice est deux fois mortel.

Quant à l'originalité de leur musique, aux effets étranges qu'elle produit, on a pu en juger en 1867, lorsque vint à Paris, une troupe vraie, cette fois-là, de Tsiganes.

Voici comment M. Marcelin, un critique de talent, rapporte l'effet de cette musique unique au monde.

C'est d'une de leurs plus originales mélodies, la *Marche de Rakoczy* qu'il s'agit:

«C'est d'abord comme un départ de cavalerie au trot, en bon ordre; mais sans rien de l'allègre simplicité de nos sonneries: l'air est vif et joyeux, presque un air de danse, mais avec des traits d'une indicible fièvre, ou d'une tendresse déchirante, des surcharges, des complications de sons, des brusques changements de rythmes qui vous déroutent tout d'abord, mais vous saisissent et vous prennent tout entier. Fermez les yeux pour oublier les choses et les gens qui vous entourent. Peu à peu, à travers les innombrables arabesques de cette vertigineuse mélodie, vous percevez

d'abord comme de vagues visions: éclairs passagers, pleins de piaffements de chevaux, d'ondulations d'aigrettes, de coups de cymbales, de cliquetis de sabres et d'éperons. La mélodie poursuit, riche et sauvage, et nettement maintenant, et longuement, défile devant vous toute la pompe d'une étrange cavalerie...

Puis la mesure s'arrête: ce n'est plus le défilé mais la bataille qui commence.

«On charge l'ennemi. La ronde résonne de plus belle; la basse rugit, la clarinette lance des cris humains, et dans les roulements précipités du tympanon, dans les coups secs et drus des marteaux sur les cordes de métal, on entend comme des chocs d'armes blanches et des tonnerres de sabots de chevaux lancés à fond de train. On est aux prises: la ronde devient furieuse. Joie et ivresse! ici tout s'oublie. Le sang bouillonne dans la course; hommes et chevaux foncent affolés dans la mêlée, pleine de cris, à travers la chaude poussière, dans la vapeur du sang tiède et fumant: ce sang aveugle et rend furieux, on frappe pour frapper: Turc ou Hongrois, peu importe... A un moment, des plaintes, des sanglots: parmi les cadavres, une femme a trouvé le fiancé qu'elle cherchait; ses lèvres se sont approchées d'une poitrine d'homme blanche et velue, toute sanglante et longuement à travers le sang, elle l'a baisée, et l'homme a tressailli encore, mourant de plaisir autant que de douleur... Ce n'est qu'un éclair: plus furieuse et plus sonore, la ronde interminable est revenue, tourbillonnante, écrasant tout. Ici et là, dans la rafale, un cheval cabré, un coup de feu illuminant une cuirasse, une housse en lambeaux égrenant ses perles. Puis, peu à peu, s'évanouissant, les spirales de combattants, folles de rage et de douleur, se perdent dans l'air et dans la nuit. Et cela finit le plus étrangement du monde par le motif du départ répété, haletant, précipité et coupé court à la dernière note; comme si, par une suprême fanfaronnade, morts et vivants se redressaient sur leur selle, s'allaient ranger au fond de l'immense champ de bataille, et tous de front, chargeant à fond de train, mettant leur orgueil à s'arrêter à dix pas de vous.

Veut-on entendre le jugement d'un maître sur ces singulières gens, qu'on lise l'anecdote suivante:

—Écoute, Barbo, lui dit Nicolas Stoudza, joue-nous *Tu im Dicei*.

Barbo s'inclina en silence et la mélodie commença.

Tu im dicei nâ data, mélodie lente, mélancolique et presque sauvage, constamment en mineur, et que ces bohémien rendaient avec une étrangeté inhérente à leur exécution. Les deux tziganes chargés d'accompagner chantaient seuls, en pinçant les cordes de leur *cobza* (1) les paroles douces de la romance si connue en Roumanie qui commence ainsi: *Tu me disais jadis*...

Puis, après la romance, emporté par un enthousiasme tout artistique, Barbo se perdit dans un chant bohémien réellement prodigieux. Litz ne disait pas un mot. Dominé par la grandeur de la scène qu'il avait sous les yeux, il écoutait religieusement ces artistes des grands chemins qui ne se doutent point de ce qu'est la musique et qui la devinent. Cela n'est guère possible à rendre, les fugues nerveuses et saccadées des violons, les notes aiguës de la flûte de Pan, que dominent le motif grave, le chant large, pour jeter la plainte rauque et discordante.

Il y a dans cette musique des cris déchirants, des saccades folles, des mélancolies de steppes; le chant est soutenu par l'accompagnement monotone et monocorde de la *cobza*, et corsé de temps à autre par une phrase chantée, une seule, qui s'arrête court, reprenant à de certains intervalles pour jeter dans cette étrange musique sa note sauvage.

Litz écoutait toujours, renversé sur le dossier de la haute chaise de chêne; il dévorait des yeux les tziganes, et parfois ses nerfs éprouvaient des secousses qui se rendaient sur sa physionomie fine et contractée. Lorsque le dernier accord se fit entendre, il joignit les mains et sa poitrine oppressée eut un soupir de soulagement.

—Oh! fit-il, que c'est beau!

Toute l'assemblée éclatait en applaudissements. Litz prit dans sa poche une poignée d'or, et la versant dans le verre du tzigane:

—Buons tous deux, Laoutar, lui dit-il. Les deux coupes se choquèrent. Litz était tellement impressionné qu'il tremblait

(1) Instrument à cordes, pour l'accompagnement, et qui procède à la fois de la guitare et du tambour de basse.

en vidant la sienne. Au fond de la salle, les patriciens valaques, habitués à ces curieuses mélodies, causaient entre eux, laissant, après chaque morceau, tomber quelques louis dans le verre du Barde des steppes.

Quelques secondes après, Litz se leva, et marchant au Laoutar, lui dit simplement:

—Tu m'as fait connaître ta musique, Barbo Laoutar: je vais te faire connaître la mienne.

Le vieux bohémien mit sa main sur son cœur en s'inclinant profondément.

Litz s'assit au piano, au milieu d'un silence qui venait de se rétablir soudain. Le Laoutar, son violon à la main, écoutait attentivement, sans perdre de l'œil à son tour le mystique musicien.

Il préluda. Puis, s'abandonnant tout entier à sa prodigieuse inspiration, laissant courir sur le clavier ses nerfs terriblement tendus, il improvisa une marche hongroise dont le chant, large et mélodieux, dominait sans cesse au milieu des arpèges, des trilles, des difficultés effrayantes dont il parsemait son œuvre. Puis, s'animant, ivre de mélodie, la tête pâle et caractérisée, renversée en arrière, les yeux demi-clos, il allait d'un bout à l'autre du clavier, roulant des cascades de perles qui venaient se fondre et mourir dans le premier motif; ses doigts, d'une agilité fantastique, couraient, égrenant derrière eux les notes métalliques, pour revenir sans cesse à ce chant du début, grand, magistral et triste comme un chant d'orgue.

C'était réellement bien beau. Jamais Litz n'avait été à une telle hauteur: les grands seigneurs roumains écoutaient sans comprendre d'ailleurs; le Laoutar, lui, comprenait; dévorant des yeux l'exécutant, il ne perdait pas une note, et sa physionomie avait je ne sais quoi d'étrangement ému pendant cette brillante improvisation.

Litz se leva au milieu des applaudissements frénétiques de toute l'assistance. Barbo Laoutar s'avança vers lui, et, lui offrant à son tour une coupe de champagne, il lui dit en roumain:

—A mon tour, maître, de te prier de boire.

Les coupes se choquèrent de nouveau.

—Barbo Laoutar, lui dit Litz, que penses-tu de cette mélodie?

—Elle est si belle, maître, répondit le vieux trouvère, que, si tu me le permets, je vais essayer de te la reproduire.

Litz sourit d'un air incrédule en acquiesçant de la tête.

Laoutar se tourna vers son orchestre et, le violon à l'épaule commença la marche hongroise.

Rien n'en fut omis, ni les trilles, ni les arpèges, ni les variations aux notes répétées ni ces adorables chutes de demi-ton en demi-ton qui lui sont si familières pour rentrer dans le premier motif. Barbo Laoutar détailla sur son violon toute l'improvisation du pianiste qui écoutait, effaré, l'œuvre qu'il venait de jeter sur le clavier pour la première fois, et, que peut-être, il avait oublié déjà.

L'orchestre suivait d'instinct, observant les nuances, regardant le vieux Barbo qui s'abandonnait à son violon dont les fugues saccadées et déchirantes venaient grincer jusqu'au cœur de Litz.

Lorsque la dernière note se termina, lorsque les tziganes laissèrent tomber leurs instruments le long de leur corps, Litz s'était levé, comme mû par un ressort. Allant droit au vieux Barbo, il l'embrassa avec effusion, puis prenant, selon l'usage antique, la coupe de champagne, il la lui tendit en lui disant:

—Bois, Barbo Laoutar, mon maître, bois, car Dieu t'a fait artiste, et tu es plus grand que moi!

M. ETIENNE PARENT

(Suite)

Vers 1825, lorsque M. Ronald MacDonald fut nommé au poste de directeur des Sourds-Muets, M. Parent le remplaça à la *Gazette de Québec*, dans la partie française. Les leçons en ville furent presque entièrement abandonnées et elles cessèrent tout à-fait l'année suivante, lorsque le jeune journaliste devint assistant traducteur français à la Chambre. Il avait vingt-cinq ans. De cette époque date la vie agitée qu'il a menée si longtemps. Déjà brisé au travail et à l'étude, mêlé à tous les mouvements politiques de son district où sa plume et ses conseils étaient requis, il travaillait avec la ténacité d'une machine et produisait à lui seul presque autant que tous les journalistes de Québec réunis. Esprit vif, pé-

nétrant et lucide, du moment où il prenait la plume sur une question, on lui laissait le soin de la conduire à sa guise. Il se déliait cependant de lui-même et consultait toujours un certain nombre de personnes dans le clergé et dans le monde qui furent pendant de longues années ses conseillers. Ce groupe de patriotes regrettait de n'avoir plus d'organe dans la presse pour défendre les intérêts Canadiens: le projet de rétablir le journal était toujours sur le tapis. M. Parent le remettait sans cesse parce que, disait-il, il voulait terminer son droit afin de ne plus retomber, en cas de malheur, dans la pénurie où il s'était trouvé. En attendant, la *Gazette de Québec* écoutait sa prose.

Il n'avait rien perdu de son goût pour la versification. Seulement, il ne se pliait pas par trop aux exigences du polissage des vers. Pourvu que le couplet fut lesté, le trait perçant, l'ensemble facile à retenir par cœur, il ne se piquait nullement de faire davantage.

Ses facultés de causeur, qu'il a conservées jusqu'à ses derniers mois de sa vie, étaient alors reconnues de tout Québec. La parole ferme, jamais raide; le mot juste, le coup de langue qui reste, il possédait cela, et quand on répliquait, il avait bientôt retourné la question et montré la doublure que les autres ne voyaient pas. M. Papi-neau, qui était pourtant un causeur émérite, ne brillait pas à côté de lui, — mais il était beau de les entendre tous deux!

Doué d'une constitution d'Hercule, M. Parent résistait à l'ouvrage dix huit heures par jour. Une course dans la campagne, une partie de pêche, le reposait de temps à autre. Vingt années durant, il a vécu ainsi.

La fin de sa cléricature approchait. M. Vallières de St. Réal fut envoyé juge aux Trois-Rivières (1828), et c'est chez M. C. E. Casgrain (plus tard ministre des terres de la Couronne) qu'il termina ses études légales.

Enfin, étant reçu avocat, il épousa, le 30 juin 1820, Henriette, fille de Gabriel Grenier et de Marguerite Grenier, famille de Beauport habitant la ville. Leurs enfants survivants sont: Etienne Henri, ingénieur civil, chargé de travaux importants par le gouvernement fédéral et bon écrivain; Joséphine, mariée à Antoine Gérin-Lajoie; Mathilde, veuve d'Evariste Gélinas; Augustine, mariée à Benjamin Sulte. C'est la famille de littérateurs la plus nombreuse que nous ayons.

A partir de son mariage M. Parent a tenu à Québec, à Toronto, à Montréal et à Ottawa, maison ouverte pour tous les Canadiens attachés à la politique et aux lettres. Deux ou trois générations ont passé chez lui. Ce qu'on y a remué d'idées peut à peine se concevoir. Après le travail de la journée venaient les conversations du soir, et avant de se coucher, le journaliste trouvait encore le temps d'écrire un article — résultat des entretiens du moment.

Hospitalier et généreux, il n'a pas thésaurisé, mais il laisse mieux que cela: l'exemple d'un patriotisme qui s'est soutenu le même pendant soixante ans.

Il n'est que juste d'associer le nom de Madame Parent aux bons souvenirs que sa maison rappelle à tant de personnes, surtout dans la province de Québec.

En 1829 un bon gentilhomme irlandais, Lord Gosford, nous fut envoyé comme gouverneur, avec deux commissaires chargés de s'enquérir de *visu* de l'état des choses. M. Parent devint son ami intime. Lord Gosford, honnête, droit, simple, voulant le bien de ses administrés indistinctement, plutôt asseaux gens de Québec, mais les deux personnages dont il était flanqué n'étaient pas du goût des Canadiens qui trouvaient que pour les faire passer en revue devant des commissaires l'Angleterre